



La Voie À Suivre

VAYIGACH

605

26 DECEMBRE 2009

9 TEVET 5770

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
**RABBI DAVID HANANIA
PINTO CHLITA**
11, rue du plateau
75019 PARIS
Tel: 01 48 03 53 89
Fax 01 42 06 00 33
www.hevratpinto.org

GARDE TA LANGUE

Uniquement comme un soupçon

Il faut faire très attention, quand on entend que quelqu'un a parlé sur vous, ou vous a fait telle ou telle chose, ou a voulu vous faire telle ou telle chose, à ne pas le croire, mais uniquement à le soupçonner, afin de pouvoir se protéger. On estime qu'a priori la personne est innocente, n'a fait aucun mal et n'a dit aucun mal.

C'est pourquoi il est interdit de faire un acte ou de lui causer un dommage ou une honte pour cela, ni grand ni petit. Et même le détester dans son cœur, c'est également interdit par la Torah.

(Hafets Haïm)

Dédié à la mémoire de
**Yaacov Ben Moshe
Castro Zal**

LA REPRIMANDE DE YOSSEF (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

« Yossef ne pouvait plus se contenir malgré tous ceux qui l'entouraient, et il appela : faites sortir tout le monde de devant moi, et personne ne se tenait avec lui quand Yossef se fit connaître à ses frères. Il éleva la voix en pleurant, les Egyptiens entendirent, la maison de Paro entendit, et Yossef dit à ses frères : je suis Yossef, mon père est-il encore vivant ? Ses frères ne purent lui répondre, car ils étaient frappés de stupeur » (45, 1-3)

Après toute la discussion entre Yossef et ses frères, quand Yéhouda a dit à Yossef « comment retournerais-je vers mon père sans que le garçon soit avec moi », Yossef est tellement ému qu'il ne peut plus se contenir. Alors, il demande : « faites sortir tout le monde de devant moi », et se fait connaître à ses frères. Quelle est la première chose qu'il leur dit ? « Je suis Yossef, mon père est-il encore vivant ? »

On a l'habitude d'objecter que ce n'est pas comme cela que Yossef aurait dû s'adresser à ses frères. A l'instant de la rencontre, aussi lourd de sens, instant de surprise et de joie, est-ce que c'est le moment de leur faire des reproches, et de plus de façon aussi sévère, « mon père est-il encore vivant » ? Le résultat de reproches aussi violents est que ses frères étaient frappés de stupeur... n'aurait-il pas mieux valu leur montrer de l'amabilité et de la joie ? Au contraire, en un moment pareil, il aurait fallu les rassurer et les encourager !

Le verset prend les devants en disant : « Yossef ne pouvait plus se contenir. » Le Or Ha'Haïm écrit à ce propos : « Il n'avait plus la force d'attendre que tous ceux qui étaient là s'en aillent d'eux-mêmes, et il a dit d'une voix forte : « faites sortir tout le monde », ce qui signifie rapidement, et non leur dire de sortir, car s'ils sortaient d'eux-mêmes ils l'auraient fait calmement, et il ne pouvait plus supporter aucun délai. » C'est-à-dire qu'il était tellement ému de leurs propos qu'il ne pouvait plus se contenir. C'est ce que dit le Rachbam, « Yossef ne pouvait plus se contenir, car jusqu'à présent il faisait tout ce qu'il faisait en se maîtrisant, ainsi qu'il est écrit plus haut : « il se contient et dit : dressez la table », pour dire que jusqu'à présent Yossef avait réussi à se dominer, mais maintenant il ne le pouvait plus. »

C'est donc cela la réponse : au moment où Yossef s'est fait connaître à ses frères, il ne pouvait plus se contenir, mais du plus profond de son cœur est montée la phrase qu'il a dite, ce qu'il avait vraiment dans le cœur en toute sincérité, c'est cela qu'il leur a lancé.

En y réfléchissant, on s'aperçoit de plus que dans ce qu'il a dit, Yossef leur a montré qu'il n'était pas du tout en colère pour lui-même. « Je suis Yossef », sans aucune colère ni rancune. « Je suis Yossef » sans aucun ajout, mais il y a une chose qu'il ne comprend pas : « mon père est-il encore vivant ? »

Pendant toutes ces années, une chose le préoccupait et lui enlevait le repos, le respect pour son père. Comment les frères avaient-ils pu commettre pareil acte envers leur père ? C'est ce qu'il leur dit tout de suite : mon père est-il encore vivant ? Est-ce qu'après tout ce que vous m'avez fait, après que vous m'avez vendu, est-il encore vivant ? C'est pourquoi cette question est venue seulement maintenant, car c'est justement maintenant, quand Yéhouda dit « comment pourrais-je retourner chez mon père si

le garçon n'est pas avec moi, de peur de voir le mal qui atteindrait mon père ? », justement à ce moment-là, quand Yossef voit qu'il y a chez ses frères une certaine mesure de respect pour le père, qu'il crie la question qu'il avait au bord des lèvres depuis de nombreuses années : comment est-ce possible ? Comment êtes-vous allés me vendre à une caravane d'Yishmaélites ? N'aviez-vous rien dans le cœur pour notre père le tsadik, votre vieux père ? C'est pourquoi il s'adresse à eux en criant : « mon père est-il encore vivant ? »

C'est un niveau extraordinaire de respect pour le père ! Pendant de longues années il vit en Egypte, est esclave chez Putiphar, est emprisonné, arrive comme « un jeune homme » (« na'ar ») et maintenant il porte la barbe. Il aurait pu être aigri de ce qu'on lui avait fait, mais il pardonne pour tout cela, car il sait que « D. m'a envoyé devant vous pour vous faire vivre. » Pendant toutes ces années, Yossef réfléchit à ce qui lui arrive, aux bouleversements de sa vie, et il comprend que c'est cela le projet divin, c'est cela qui devait arriver, et à eux aussi c'est ce qu'il dit, « car il y a deux ans que la famine règne dans le pays, il y aura encore cinq ans sans récoltes, et D. m'a envoyé devant vous pour que vous subsistiez dans le pays et que vous viviez. Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé mais D., Il a fait de moi un père pour Paro, le maître de toute sa maison et le gouverneur de tout le pays d'Egypte. » Mais il y a une question. Il a un reproche envers ses frères, qui ne lui donne aucun repos – comment ont-ils fait une chose pareille, causer un immense chagrin à leur père ? C'est pourquoi cette question lui monte à la bouche immédiatement : « Je suis Yossef, mon père est-il encore vivant ? »

Le Sforno explique : « Mon père est-il encore vivant – comment est-il possible qu'il ne soit pas mort de chagrin à cause de moi ? » C'est cela son reproche, vous qui dites que vous avez un devoir de ramener Binyamin à votre père, comment à ce moment-là ne vous êtes-vous pas inquiétés ? Ce n'est pas pour moi-même que je suis en colère contre vous, au contraire, je n'ai dans mon cœur absolument aucune rancune, car maintenant je suis roi de toute l'Egypte, et je sais et comprends que D. m'a envoyé pour vous faire vivre. Mais vous, de votre côté, comment m'avez-vous vendu, comment avez-vous fait une chose pareille alors que vous saviez que de cette façon vous alliez causer une grande douleur à notre père ?

Les frères, en entendant un reproche si sincère et si véritable, si droit, sans aucun intérêt personnel ni colère personnelle, ont été frappés de stupeur !

Les Sages ont expliqué dans Béréchit Rabbah : « Ses frères ne pouvaient pas lui répondre – Abba Cohen Bardela dit : malheur à nous du jour du jugement, malheur à nous du jour des réprimandes, etc. Yossef était le plus jeune des tribus, et ils n'ont pas pu supporter ses reproches, ainsi qu'il est écrit : « ses frères ne purent lui répondre car ils étaient frappés de stupeur », quand le Saint béni soit-Il viendra reprocher quelque chose à chacun d'entre nous, ainsi qu'il est dit (Téhilim 50) : « Je te reprendrai et te mettrai [Mes reproches] sous les yeux », à combien plus forte raison ! »

Suite Page 2

D'après ce qui a été dit, cela prend une puissance encore plus grande. Il en sera dans l'avenir comme il en a été des reproches de Yossef, car Yossef, bien qu'il aurait pu reprocher à ses frères de l'avoir détesté, et de l'avoir vendu à un non-juif, lui qui était la chair de leur chair, ne leur fait pas ces reproches-là. Il s'élève au-dessus de ses sentiments personnels et leur fait des remontrances sur le respect de leur père : comment se sont-ils montrés ingrats envers leur père, comment ne lui ont-ils pas été reconnaissants et ont-ils commis un acte dont ils savaient qu'il allait le faire tant souffrir ? De même nous, quand nous nous présenterons devant le tribunal céleste, on pourra nous reprocher des actes que nous avons commis, les reproches porteront là-dessus, car pour toute faute on peut faire un reproche à l'homme sur deux plans : la faute elle-même, comment avez-vous commis une pareille action dont le châtement est telle ou telle chose, et qui

est interdite par la Torah. Mais il y a un reproche supplémentaire, qui est celui de l'ingratitude : comment avez-vous commis une telle action, qui est le contraire de la volonté du Créateur ? Comment avez-vous pu faire cela au Créateur du monde, qui vous a donné la vie, qui vous a accordé tant de bienfaits ? C'est ce que dit Abba Cohen Bardela : malheur à nous du jour du jugement, malheur à nous du jour des remontrances ! Si les tribus ont reçu de pareils reproches de leur ingratitude, qui était certes de l'ingratitude mais qui concernait seulement un être humain, comment pourrions-nous répondre ? C'est ce qui est écrit : « quand le Saint béni soit-Il viendra reprocher à chacun ce qu'il a fait », c'est-à-dire à chacun selon ce qu'il a reçu du Créateur du monde, de combien d'ingratitude il est question !

HISTOIRE VECUE FAIRE CONFIANCE AU CRÉATEUR

« *Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais D.* » (45, 8)

Le point de vue de la Torah est totalement différent de ce que pensent en général les hommes. Toute oreille qui entend ce que dit Yossef à ses frères pense que le but de ses paroles est de les calmer et de les consoler : « Et maintenant ne vous attristez pas, car D. m'a envoyé pour vous nourrir. Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici. » Mais d'après les concepts de la Torah, il n'y a là ni consolation ni apaisement, c'est tout simplement un fait. Yossef explique à ses frères que tout se fait selon ce qu'a décidé la providence individuelle, avec une grande précision, et pour le mieux.

Certes, un point de vue superficiel ne permet pas de voir le bien et la providence divine, mais quiconque a été élevé dans la foi et la confiance en D. sait que tout ce que fait le Miséricordieux est pour le mieux, et il attend seulement le moment du salut et le bienfait qui se manifestera dans l'avenir.

L'un des machgui'him a raconté une histoire qui est arrivée dans sa yéchivah, avec l'un des élèves les plus doués et les plus brillants, d'où on peut apprendre comment D. dirige le monde (l'histoire est rapportée dans son intégralité dans « Barkhi Nafchi »).

Ce garçon, outre son extraordinaire assiduité dans l'étude, et toutes ses autres qualités, manifestait un grand intérêt pour l'ensemble des élèves de la yéchivah dans beaucoup de domaines, et à chaque fois qu'on avait besoin d'aide, il était là en premier.

Or un certain Chabbat, celui qui lisait la Torah fut obligé de s'absenter tout à coup, si bien qu'il n'eut pas la possibilité de prévenir à l'avance, et le gabai cherchait quelqu'un pour le remplacer.

Naturellement, à qui s'adresse-t-on ? A notre ami ce cher garçon, qui s'empresse de consacrer son temps le vendredi soir à apprendre la paracha avec ses « teamim ».

C'était la paracha de Matot-Massei, qui contient de nombreux versets. Cela ne le découragea pas, et il passa la nuit du Chabbat jusqu'à 3h30 du matin à travailler cette longue paracha, jusqu'à ce qu'il la possède parfaitement.

Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Le matin du Chabbat, le garçon se réveille avec une extinction de voix. Il était tellement enrôlé qu'il n'était presque pas capable d'émettre le moindre son, et naturellement, il ne pouvait pas du tout lire la Torah comme il en avait eu l'intention.

Bon, essayons de penser à la réaction d'un garçon moyen, qui n'a pas une foi parfaite dans la providence individuelle, et dans le fait que tout ce que fait Hachem est pour le mieux.

Il n'y a aucun doute qu'il se serait terriblement fâché, et se serait dit : « Jusqu'à ce que j'arrive à préparer la paracha, j'ai donné de mon temps,

j'ai donné de mon sommeil, et voilà qu'on m'enlève ma voix tellement brutalement ? »

C'était véritablement un phénomène très bizarre et tout à fait incompréhensible. Seulement trois heures auparavant, le garçon était allé se coucher avec une voix normale, et en se levant il ne pouvait plus émettre aucun son...

Mais lui comprenait que c'était justement à cause de cette rapidité, à cause de cette chose inexplicable qui lui arrivait, qu'il lui était parfaitement clair que tout cela était prévu et dirigé par Hachem.

J'aurais repoussé la proposition immédiatement

Plusieurs semaines plus tard, il s'avéra que ce Chabbat-là était arrivé à la yéchivah quelqu'un qui allait être le futur beau-père du garçon, et qui voulait examiner cette proposition qui avait été faite pour sa fille.

Encore avant son arrivée à la yéchivah, il avait décidé qu'il ne voulait pas que le garçon qu'on proposait à sa fille s'occupe de quoi que ce soit d'autre que l'étude de la Torah, et que même s'il entendait, par exemple, que le garçon était un « ba'al koré », il ne serait pas intéressé à le prendre pour gendre (même si cette condition était contraire à toute logique, mais ne rentrons pas à présent dans le détail des exigences inexplicables de cette personne).

En réalité, c'était le chidoukh qui avait été fixé dans le ciel pour ce garçon, et Hachem a dirigé les événements de telle façon qu'il s'était certes préparé à lire la Torah et y avait travaillé pendant de longues heures, mais qu'en fin de compte il n'avait pas lue, et donc le chidoukh avait pu se faire de la meilleure façon.

Naturellement, le chidoukh aboutit, et « il est évident, dit le beau-père par la suite, que si j'avais entendu ce garçon lire la Torah à la yéchivah, j'aurais refusé la proposition immédiatement... »

Il n'y avait pas d'autre choix que de rendre ce garçon enrôlé, pour que le beau-père qui lui était destiné ne puisse pas le refuser comme mari pour sa fille.

Cette histoire effarante, qui est arrivée dans l'une des grandes yéchivot, a été racontée aux fiancailles (en soulignant le fait qu'il avait accepté de lire la Torah à cause de sa personnalité qui le poussait à aider la communauté à chaque fois que c'était possible, sans aucun rapport avec son assiduité dans l'étude, sa grande piété et sa pureté). Cela nous prouve que si seulement nous faisons confiance au Créateur du monde dans tout ce qu'il fait pour nous en ce monde-ci, nous nous ne plaindrions de rien, ni petite ni grande chose.

Nous devons croire d'une foi totale que tout ce que fait le Créateur est pour le bien, vraiment pour le bien. Et si tout est pour le bien, il est clair que nous avons la possibilité de nous réjouir grandement, et aussi de remercier de tout cœur de tout ce qui nous arrive.

Heureux est celui qui croit.

UNE TORAH DE VIE

FONDER UN LIEU DE TORAH

« Il envoya Yéhouda devant lui vers Yossef pour lui donner des instructions à Goshen » (46, 28)

L'instruction que Ya'akov a donnée à son fils Yossef, outre les instructions concernant l'actualité du moment, était également destinée à la postérité. Il s'agissait de lui ordonner que même s'il était vice-roi, et qu'il était évidemment occupé jusque par-dessus la tête par les affaires publiques, cela ne le dispensait nullement du devoir qui lui incombait de fonder un endroit de Torah, d'établir une yéchivah où les enfants du Saint béni soit-Il pourraient étudier la Torah, et ainsi ils assureraient également la pérennité de la religion.

On peut faire un raisonnement a fortiori : si Yossef, qui était vice-roi et responsable des affaires de l'Etat, comme le lui avait demandé Paro lui-même en disant « il n'y a que le trône qui demeurera plus élevé que toi », avait le devoir de veiller à fonder une yéchivah et d'assurer son existence, à combien plus forte raison le devoir incombe à tout juif d'aider par son action et son argent à ce que soient fondées des institutions de Torah !

L'association

A l'époque qui a précédé la Deuxième guerre mondiale, deux riches juifs de Varsovie, Rabbi Eizi Waldober et Rabbi Yé'hezkel Schpiegel Glass, décidèrent de fonder une nouvelle yéchivah exemplaire. D'après leurs estimations, ils s'aperçurent que le prix de cette yéchivah atteindrait cent mille zlotys (la monnaie polonaise de l'époque). Et comme les deux riches avaient décidé d'être totalement associés dans cette importante affaire, ils convinrent entre eux que chacun placerait une somme de cinquante mille zlotys dans la caisse de la yéchivah.

Quand les associés en arrivèrent aux étapes pratiques de l'édification de la yéchivah, ils s'aperçurent rapidement que les premières estimations qu'ils avaient faites ne correspondaient pas à la réalité, si bien que le prix était de cinquante pour cent plus élevé, et au lieu de cent mille zlotys, ils auraient besoin de cent cinquante mille zlotys pour accomplir leur projet.

Que faire ?

L'un d'eux sauta sur l'occasion qui se présentait, et annonça joyeusement qu'il prenait sur lui le mérite d'ajouter la somme qui manquait pour construire la yéchivah. Cinquante mille zlotys seraient donnés personnellement de sa poche, sans association dans cette grande mitsva de soutenir la Torah. Etait-ce une petite chose d'avoir le mérite promis dans le verset « elle est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent » ? Qui donc allait renoncer à la promesse de la Torah : « et ceux qui la soutiennent sont heureux » ?

Mais l'autre associé n'était pas disposé à laisser le mérite et la promesse d'une longue vie uniquement à son ami, lui aussi voulait une longue vie.

La querelle qui se déclencha entre eux n'était pas simple, c'était une dispute peu ordinaire.

L'associé prétendait que comme la décision de construire la yéchivah avait été prise sur la base d'une association à part égale entre les deux, son ami n'avait aucun droit de s'attribuer à lui seul la nouvelle partie de la mitsva, et de donner la somme qui manquait. Celui-ci, de son côté, estimait que l'association entre eux portait uniquement sur la première somme de cent mille zlotys, et à présent, quand il s'avérait qu'il était nécessaire d'investir une somme supplémentaire dans le projet, il n'y avait aucune obligation de la partager.

Je n'ai pas besoin d'interprètes

Les deux avaient des arguments, et les échanges de vue se poursuivirent pendant longtemps, mais ils n'arrivèrent pas à un compromis, et cela étant, comme des juifs fidèles au point de vue de la Torah, ils voulurent exposer le cas devant des grands de la Torah. Mais qui était capable de prendre une décision halakhique dans un cas aussi original et intéressant ? Quand quelqu'un a envers l'autre une exigence financière ou sur un point d'honneur, les rabbanim arrondissent les angles, mais comment aplanir une dissension sur une part dans le monde à venir et une promesse de longévité ?

Il se trouve qu'à la même époque, on attendait avec impatience la venue du 'Hafets 'Haïm à Varsovie, à l'occasion de la célèbre entrevue qu'il devait avoir avec le ministre de l'éducation polonais, pour lui demander d'annuler le grave décret du gouvernement selon lequel tout enseignant de matières juives devait avoir un certain niveau d'éducation dans les matières profanes.

Cette rencontre du 'Hafets 'Haïm avec le ministre polonais est l'un des événements les plus célèbres de l'histoire du 'Hafets 'Haïm, qui était alors connu comme le Rav de toute la Diaspora, et qui avait déjà passé les quatre-vingt dix ans. Le gaon avait fait une longue route depuis Radin jusqu'à Varsovie. La spécificité de cette rencontre ne résidait pas tant dans son succès que dans le fait même que le 'Hafets 'Haïm n'avait pratiquement pas prononcé un mot dans son entrevue avec le ministre. Que s'était-il passé ?

On raconte qu'il avait éclaté en pleurs et murmuré pour lui-même quelques mots en yiddish.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le ministre polonais ne connaissait pas du tout le yiddish, mais il fut convaincu que le noble vieillard assis face à lui avait raison, et il promit d'annuler le décret. « Je n'ai pas besoin d'interprètes, dit-il à ses assistants, parce que le sage des juifs s'est exprimé dans une langue que tout le monde comprend, le langage du cœur... »

Vous avez sauvé la Torah

Avec crainte et respect, les deux approchèrent donc le 'Hafets 'Haïm, alors qu'il sortait du bâtiment où se trouvait le bureau du ministre de l'éducation, pour lui exposer la querelle qui sévissait entre eux.

Le 'Hafets 'Haïm s'installa pensivement pour écouter tous les arguments qui lui étaient présentés, il avait les yeux fermés et ses lèvres murmuraient une prière. Son visage brillait et un doux sourire flottait sur ses traits lumineux. Une fois qu'ils eurent fini d'exposer leur cas, il s'exprima avec beaucoup d'émotion :

« Je suis déjà vieux, mais de ma vie je n'avais jamais entendu parler d'un din Torah de ce genre. Je suis certain que dans le Ciel, on se réjouit beaucoup de ce din Torah. Aujourd'hui, où un décret cruel plane au-dessus du peuple d'Israël, vos arguments représentent un grand mérite pour les juifs. Le mérite de votre désir de donner plus d'argent pour la Torah, au point que vous en perdez le sommeil la nuit, est immense. Ce n'est pas tout le monde qui obtient un mérite aussi grand. Vous donnez du mérite au « klal Israël », et notre peuple a bien besoin d'une abondance de mérites en ce moment difficile. Quand le décret sera annulé, vous aurez une grande part dans son annulation. De cette façon, vous avez sauvé la Torah pour le « klal Israël ». Vous devez vous en réjouir et vous mériterez une longue vie. »

Ce bref discours du 'Hafets 'Haïm, ainsi que sa chaleureuse bénédiction d'une longue vie, influa sur les deux associés dans leur tâche sacrée, et les deux eurent une longue vie.

« *Paro appela Yossef Tsafnat Pa'anea'h* » (41, 45)

Qu'est-ce que c'est que « Tsafnat Pa'anea'h » ?

Voici ce que les Sages ont dit dans le Midrach :

« Tsadi » : Tsofé (voit) ; « Pe » : podé (rachète) ; « noun » : navi (prophète) ; « tav » : tomekh (soutient). « Pe » : Poter (résoud) ; « ayin » : erom (rusé) ; « noun » : navon (intelligent) ; « het » : 'hozé (voyant).

« *Yossef avait trente ans quand il s'est tenu devant Paro, le roi d'Egypte* » (41, 46)

Cette question a été posée aux sages de France : pourquoi Yossef n'a-t-il pas annoncé à son père qu'il était en Egypte, sans lui dire ni qu'il était esclave ni qu'il était roi, pour apaiser son chagrin ?

Ils ont répondu (Responsa des sages de France, 181a) : il semble que quand il était esclave il ne le lui a pas dit pour que ses frères ne se réprimant pas mutuellement et en viennent à se disputer. Et quand il était roi, à plus forte raison il ne lui a pas dit, car s'ils entendaient qu'il était roi, ils s'enfuiraient et se disperseraient.

« *Je crains D.* » (42, 18)

Le « Panim Yafot » apprend de là qu'il est permis de se vanter de sa piété, et il n'y a pas à la cacher ni à la dissimuler, mais il faut la dévoiler.

Les Sages ont dit : « tout est entre les mains du Ciel sauf la crainte du Ciel, c'est pourquoi on a le droit de se vanter de la crainte du Ciel qu'on a atteinte. C'est ce qu'a dit Yossef à ses frères : « voici ce que vous allez faire et vous vivrez, je crains D. »

« *C'est à cause de l'argent remis dans nos sacs au début qu'on nous amène* » (43, 18)

Un jour, un avrekh des plus importants de son beit hamidrach demanda au gaon Rabbi Eliahou de Vilna : nous croyons les paroles des Sages selon lesquelles il n'y a rien qui ne se trouve en allusion dans la Torah. Où se trouve dans la Torah ce qui est dit dans le traité Chabbat (31a) que lorsque l'homme est mis en jugement, on lui demande d'abord « as-tu pratiqué tes transactions avec droiture ? »

Le gaon répondit immédiatement que c'était en allusion dans notre verset : « à propos de l'argent qui a été remis dans nos sacs – au début on nous amène »...

« *Je mourrai maintenant après avoir vu ta face et que tu es encore vivant* » (46, 30)

Dans les sermons de Rabbi Yossef Caro zatsal, il fait remarquer que Ya'akov était versé dans « la sagesse de lire les visages », et quand il est arrivé en Egypte il a regardé le visage de Yossef, y a vu sa sainteté et sa droiture, et s'est réjoui. Car les tsaddikim sont appelés vivants, alors que les méchants sont appelés morts même pendant leur vie.

C'est pourquoi il a dit : « Je mourrai maintenant après avoir vu ta face et que tu es encore vivant », c'est-à-dire que tu es encore dans ta sainteté, ta piété et ta droiture, à savoir « vivant ».

« *Puis à l'époque des produits, vous donnerez un cinquième à Paro, et les quatre cinquièmes seront pour vous* » (47, 24)

Pourquoi la Torah rapporte-t-elle cette histoire qui ne concerne que les Egyptiens, la loi du cinquième et la loi des prêtres ? Cela convient

à l'histoire de l'Egypte, pas à la Torah de D., demande Rabbi Yitz'hak ben Arama dans « Akedat Yitz'hak ».

Il répond : C'est pour que nous tirions un enseignement du fait que les Egyptiens ont pris sur eux le joug du cinquième de ce qui sortira de la terre, et que la loi sur les prêtres était observée : eux étaient exempts du joug de l'autorité civile et mangeaient la part du roi. Cela étant, l'ordre donné par Hachem de donner un dixième aux léviim et le « ma'asser cheni » aux pauvres n'a pas paru mauvais aux bnei Israël. Et les cohanim mangent toujours le pain et les cadeaux attribués par Hachem.

Par allusion

« *Il donna à tous, cinq tuniques par personne* »

« 'Hamesh » (cinq) est formé des initiales de : « Hodech, Moed, Chabbat ».

Pour nous insinuer qu'à ces moments-là, il faut changer de vêtement en l'honneur de ces jours.

(« Yessod VéChorech HaAvoda »)

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

Ne vous irritez pas en chemin

Une fois que Yossef s'est fait reconnaître de ses frères, et qu'il leur a montré qu'il n'avait aucune rancune envers eux, au moment où ils prennent la route pour aller chez leur père Ya'akov, il s'adresse à eux et leur dit : « ne vous irritez pas en chemin ». Rachi explique : « Parce qu'ils avaient honte, il a craint qu'ils ne se disputent en chemin sur sa vente en disant : c'est toi qui l'a vendu, c'est toi qui as dit du lachon hara sur lui et qui a fait que nous l'avons détesté » (45, 24).

Apparemment, qu'est-ce que cela peut faire à Yossef qu'ils se disputent en chemin ? Ils lui ont fait du mal, et il est vrai qu'il les a pardonnés, mais pourquoi est-ce qu'ils ne discuteraient pas de celui qui avait provoqué cette faute, cette vente ?

Mais Yossef, tant il était tsadik, et tant il vivait la providence et sentait qu'il avait été envoyé en Egypte et que c'était ainsi que cela devrait être, savait que ce n'était pas eux qui l'y avaient envoyé mais D., il leur dit donc qu'ils n'ont aucune raison de se disputer en chemin, car D. a beaucoup d'envoyés, et si ce n'avait pas été eux, il aurait été envoyé d'une autre manière.

En y réfléchissant, il y a là une qualité extraordinaire. Non seulement il ne se met pas en colère contre eux et ne leur garde aucune rancune, mais il se préoccupe d'une éventuelle dispute à cause de cela. Qu'ils croient que tout cela vient véritablement du Ciel, « car D. m'a envoyé pour vous nourrir », il n'y a pas de quoi se disputer ni se mettre en colère. C'est ce qu'il leur dit, « ne vous irritez pas en route ». N'essayez pas de trouver des coupables, n'essayez pas de faire dépendre la culpabilité de quelqu'un, car c'est D. Qui a fait tout cela, c'est pourquoi vous n'avez pas à en discuter, vous n'avez pas à tourner et retourner ce sujet, mais ouvrez une page blanche et continuez comme si rien ne s'était passé.

Nous devons apprendre de là comment nous éloigner de la vengeance et de la rancune. Il faut réfléchir au fait que tout vient de D., sentir que c'est cela qui devait arriver et que c'est Lui Qui a provoqué cet enchaînement de circonstances, et alors il n'y a aucune raison de se fâcher ni d'en vouloir.